



442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N° 76

HOROSCOPE

POISSONS

(19 février - 20 mars)

Le natif du Poisson est essentiellement un être réceptif. Il vibre à toutes sortes d'impressions, de sensations, que les autres ont beaucoup de peine à percevoir. Il se classe parmi les surémotifs. Le coup de sifflet strident d'un chef de gare peut le conduire à se jeter sous les roues du train en partance. De plus il est très sensible à la souffrance d'autrui.

Cette grande sensibilité fait que ses yeux sont toujours humides, larmoyants. Dans cette humidité il y pousse des nénuphars et des champignons de toutes sortes.

Le sujet s'intéressera volontiers à la sorcellerie dans ses manifestations les plus simplistes. Chaque année des natifs du Poisson meurent écrasés au pied des hauts immeubles. Ils se sont jetés dans le vide, à cheval sur un balai, en espérant voler et voyager, telles les sorcières dans les contes.

Malgré son appellation, la caractéristique de la native du Poisson est de ne pas aimer l'eau. Populairement parlant c'est une "craspette", une "souillon", car, de plus, elle n'a pas le goût du rangement. Pourtant elle supporte avec peine la laideur. Il lui arrive de se couvrir d'un centimètre de fond de teint pour cacher la crasse.

L'eau n'étant pas son élément, elle préférera le vin dont elle se remplira chaque jour à ras bord - une vraie barrique.

On peut dire qu'elle est née sous le signe du Poisson rouge, comme le gros rouge qui tache.

442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

☎ (33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<http://membres.lycos.fr/la442rue/>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

ZERIC (Trauma Social)

Les FOSSOYEURS, les MARTEAUX PIKETTÉS et Dimi DERO INC.

STEPHANIE

Tsuyoshi KAWASOE

Patrice LAPEROUSE

REM & the COURBARIANS

CECILE (Do you kangourou ?)

KARINE, OPHELIE & VINCENT (interdit aux adultes)

Chris WINTER (DOLLHOUSE)

SPIDER ROCKET & the DEAD SPERMZ (motoramones)

SMOKING HUT ON STONES

Lucas TROUBLE

JULIE (FZM)

CU (Kicking Records)

DORIS (Southern)

Reid PALEY (see you next time in Paris man)

VINZ (HOLY CURSE)

Mike SURF (Green Cookie Records)

JOCKE (CHUCK NORRIS EXPERIMENT)

Dimanche 24 février 2008 ; 21:26:15 (Cyber time)

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, de 18h30 à 21h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe.

Vous pouvez aussi écouter l'émission sur Internet via le site : <http://www.triagefm.fr>

Ne manquez pas également, de 21h à minuit, le "Best of 442ème Rue". Stay tuned.



BOOGIE WOOGIE PIANO Vol. 2 1938-1954 "The boogie woogie craze" (2CD, Frémeaux & Associés)

Après un premier volume qui s'attachait surtout aux racines du boogie woogie, genre coincé entre le jazz et le blues surtout dévolu, au début du 20ème siècle, aux juke-joints, honky-tonks et autres dancehalls du samedi soir, avant de tomber plus ou moins dans l'oubli suite à la crise économique de 1929, ce second opus illustre la renaissance du genre au cours d'une décennie, les 40's, qui verra les pianistes boogie woogie tenir le devant de la scène, en parallèle avec les big bands de jazz (les premiers, d'ailleurs, n'hésitant pas, à l'occasion, à intégrer les seconds pour diversifier le champ de leurs activités). Comme toujours avec les disques Frémeaux on a là un travail d'archiviste de premier ordre, savamment mis en valeur grâce à une restauration acoustique hors pair, histoire de pouvoir savourer à loisir 42 plages débarrassées des nuisances parasites des disques originaux, les masters, dans la quasi totalité des cas, n'existant plus depuis bien longtemps. Les années 40 ont donc fait la part belle aux pianistes de boogie woogie qui, par certains aspects, annoncent déjà l'avènement du rhythm'n/blues, voire du rock'n/roll, comme l'atteste la présence, en clôture de ce coffret, de Fats Domino, qui, toute sa carrière durant, jouera sur cette triple appartenance stylistique. Le boogie woogie est donc un style pianistique qui associe un rythme puissant, grâce à des lignes de basse syncopées, chaloupées, ou martelées, comme pour mieux interpeler l'auditeur distrait du fond du bar, à d'énergiques et enlevées notes claires jouées de manière virevoltante, en un tourbillon irrésistible mettant en transe auditeurs et danseurs. Le boogie woogie s'accommode mal des grands orchestres, le piano étant alors noyé dans les arrangements de cuivres, il convient évidemment mieux aux petites formations, mais surtout à l'exercice solo, voire, en quelques rares occasions, à des prestations vocales, comme celle de Big Joe Turner en ouverture du coffret, qui, avec son vieux complice Pete Johnson, entonne un "It's all right baby" que Chuck Berry, quelques 15 ans plus tard, pillera sans vergogne pour écrire son "Bye bye Johnny". Les plus grands noms du piano jazz ou blues sont donc présentés ici, dans ce style boogie woogie qui, à un moment ou à un autre de leur carrière, aura évidemment tenté tout bon pianiste qui se respecte. La liste rassemble le gotha du genre, Pete Johnson, Albert Ammons, Meade Lux Lewis, Jimmy Yancey, Earl Hines, Nat King Cole, Art Tatum, Erroll Garner, Oscar Peterson (qui nous a quitté aux alentours de Noël), Sugar Chile Robinson (qui n'avait que 9 ans quand il enregistra le "Number's boogie" entendu ici !), Amos Milburn, Charles Brown, Jay McShann, Champion Jack Dupree, Big Maceo, Roosevelt Sykes, Little Willie Littlefield (encore un enfant prodige, 17 ans au moment de mettre en boîte "Little Willie's boogie") ou, donc, Fats Domino. A partir de la fin des 40's le boogie woogie aura du mal à supporter la concurrence du rhythm'n/blues, puis quelques années plus tard, du rock'n/roll, genres plus "consensuels", moins "élitistes" peut-être, ce qui n'empêchera pas certains pianistes de continuer à donner, de manière plus ou moins sporadique, dans cet exercice si particulier, où la virtuosité le dispute à l'énergie en un équilibre détonant.

Fats DOMINO : Greatest hist - Walking to New Orleans (CD, Capitol Records)

Stomp GORDON : 1952-1956 (CD, Classics Records/Nocturne)

En 2005, quand l'ouragan Katrina a dévasté la Nouvelle Orleans les agences de presse firent passer la nouvelle, pendant quelques heures, que Fats Domino était porté disparu. Et puis arrivèrent les images de son sauvetage de sa maison inondée. Fats Domino, 80 ans cette année, l'une des dernières légendes vivantes des débuts du rock'n/roll, vivait toujours dans le quartier de la Nouvelle Orleans qui l'avait vu naître, preuve de la fidélité indéfectible du bonhomme, que ce soit à sa ville natale, à ses accompagnateurs (dont son vieux complice Dave Bartholomew avec qui il a cosigné tous ses tubes), à ses maisons de disque (tous les titres de cette anthologie sont parus sur Imperial entre 1949 et 1961) ou à ses racines musicales. En 1949 quand paraît son premier single, "The fat man", c'est encore du pur boogie, ce qui ne l'empêche pas d'atteindre la deuxième place des charts rhythm'n/blues. Et Fats Domino ne quittera plus les hauteurs des hit-parades au cours de la douzaine d'années suivantes, parvenant même, dès 1952 avec "Goin' home", à pénétrer les charts pop, ceux réservés au public blanc, ce qui était extrêmement rare à l'époque. Faut dire que Fats Domino, personnage rondouillard (d'où son surnom de "Fats") et toujours souriant, dégage une bonhomie qui rassure le public blanc, surtout comparé à la sauvagerie ou la sensualité qui émanent des premiers chantres d'un rock'n/roll pur et dur, Elvis Presley ou Jerry Lee Lewis en tête, ou la perversité de quelques-uns de ses frères de couleur comme Chuck Berry, Bo Diddley ou Little Richard. Ne reniant jamais ses racines boogie ou rhythm'n/blues, Fats Domino va donc aligner avec une régularité métronomique les standards, dont les 30 plus importants sont réunis ici : "Ain't that a shame" (Fats parviendra à ridiculiser la version "blanche" de Pat Boone), "All by myself", "Bo weevil" (d'inspiration country), "My blue heaven", "Blueberry hill", "Blue monday", "I'm walking", "Whole lotta loving", "I'm ready", "I'm gonna be a wheel someday", "Be my guest" (qui aura tant d'influence sur quelques jazzmen jamaïcains que les futurs Skatalites le citeront souvent comme l'un des éléments fondateurs du ska), "My girl Josephine". Le summum de la reconnaissance viendra pour Fats Domino en 1968 quand les Beatles sortiront "Lady Madonna" au riff de piano directement inspiré par son jeu boogie. Rien d'inédit dans ce disque, évidemment, mais une bonne heure de pur plaisir.

De 2 ans plus âgé que Fats Domino, et natif de l'Ohio, Stomp Gordon ne connaîtra pas la même gloire. Lui aussi pianiste et chanteur il restera fidèle, au cours de sa courte carrière, au rhythm'n/blues et sera surtout réputé pour son aura d'entertainer, ce qui causera collatéralement son insuccès discographique. Le gimmick de Stomp Gordon sur scène c'était de virer ses pompes et ses chaussettes et de jouer du piano avec ses pieds (et non pas comme un pied, loin de là, puisque les plus sérieux magazines américains le citent souvent parmi les meilleurs pianistes des 50's), ce qui, évidemment, était impossible à capter sur disque. Du coup il se fera virer successivement de chez Decca, Mercury, Chess et Savoy, pour ventes insuffisantes, ce dont il ne se remettra jamais. C'est d'ailleurs dans sa voiture, où il dormait parce qu'il ne pouvait pas se payer une chambre d'hôtel, qu'il mourra en plein cœur de l'hiver 1958, à New York, de pneumonie. Ce CD propose 17 titres de Stomp Gordon qui sont loin de démeriter. Certes son rhythm'n/blues enjoué n'a rien de vraiment original, mais il est énergique, grâce notamment à l'apport du sax ténor de Little Hiawatha Edmundson ("Damp rag") et tente de retranscrire, à grand renfort de bruitsages et de vocalises divers, la furia scénique du bonhomme et de son combo ("Hide the bottle", "Ride Superman, ride"). Complètement oublié depuis 50 ans, Stomp Gordon revit donc à travers ce CD qui propose probablement l'intégralité de ses enregistrements. Il est d'ailleurs poignant de noter que, quelques années plus tard, Jerry Lee Lewis ou Little Richard reprendront à leur compte le fait de jouer du piano avec leurs pieds (mais en gardant leurs chaussures) sans que cela ne nuise à leur carrière, comme quoi tout tient à peu de chose parfois.

CHICK CHICK (CD, Buffalo Bop/Dee-Jay - dee-jay_rec@usa.net)

Depuis plusieurs années maintenant le label américain Buffalo Bop s'est spécialisé dans la réédition de 45 tours plus ou moins obscurs parus dans les années 50 dans la foulée des débuts du rock'n/roll. Et derrière les locomotives que tout le monde connaît, les petits labels ont littéralement fleuri à travers l'Union pour permettre aux innombrables artistes, locaux le plus souvent, de graver leurs morceaux de bravoure. Cette dynamique discographique fera surface quelques années plus tard au moment de l'explosion garage. En général tirés à quelques milliers d'exemplaires seulement ces 45 tours n'ont souvent été vendus qu'à l'entourage direct des artistes concernés, ou aux spectateurs qui ont eu la chance de les voir au cours de carrières souvent éphémères. Il va de soi que ces disques sont aujourd'hui fort rares et que ce genre d'entreprise de réédition ne peut que nous réjouir en nous permettant de les découvrir à notre tour. Les compils Buffalo Bop sont toutes thématiques, et celle qui nous intéresse ici et maintenant traite d'un sujet qui, depuis les débuts du rock'n/roll, entretient l'essentiel des préoccupations de tout rocker normalement constitué, la gent féminine. Parfois explicitement, parfois de manière plus elliptique, chacun des 30 titres proposés ici expose les rapports, plus ou moins complexes, qui régissent les relations garçon-fille. N'oublions pas que la plupart de ces rockers primitifs sortaient à peine de l'adolescence et que la prudence américaine de l'époque ne facilitait sûrement pas les choses en ce domaine, d'où ce besoin de transcrire joies, parfois, et frustrations, le plus souvent, de tous ces apprentis don juans. D'obédience purement rockabilly ou white rock cette compil nous permet donc de nous familiariser avec Junior Dean and the Avalons ("Chick chick"), Steve Bledsoe ("Dumb dumb bunny", les bimbo existaient déjà à cette époque), Jimmy Crain ("Rock-a sock-a-hop", ou le fantôme de la socquette blanche), Floyd Henderson (le pas très tendre "Nosy Rosy"), Kip Tyler ("She got eyes" où l'on voit qu'un seul regard suffit parfois à faire tourner bien des têtes), Bill Ennis ("I'm hypnotized", tout est dit), Jimmy Ford (le triomphant "Gotta gal"), Doug Warren ("Around midnight", l'heure fatidique où les princesses rentrent chez elles), Oliver Cool ("Nobody can, like Jo-Anne can", au second degré bourré de sous-entendus salaces, "The scam", morceau signé de Jerry Capehart qui écrira aussi pour Eddie Cochran), Roy Clark ("Please Mr. Mayor", on passe à des choses plus sérieuses), Lewis Weber ("Queen of rock'n/roll"). A noter comme d'habitude l'excellent travail de nettoyage et de remastering de tous ces morceaux qui nous permettent de les écouter débarrassés des parasites sonores inhérents aux vinyls d'origine. Une petite bouffée de fraîcheur à l'heure où le printemps commence à pointer le bout de son nez.

SMOKING HUT ON STONES : Crying wolf (CD autoproduit - www.myspace.com/smokinghutonstones)

Ah ça, c'est sûr que dans les grandes plaines continentales qui traversent la Prusse, la Silésie, l'Ukraine ou la Russie, on est plus enclin à rencontrer hordes de loups et autres cavaliers nomades que vahinés accueillantes ou charmantes naïades sortant de l'onde azurée. Du coup, quand un groupe comme Smoking Hut On Stones, originaire de Braunschweig, le trou du cul de l'ex Allemagne de l'Est, décide de faire du rock'n'roll pour occuper les longues soirées d'hiver, c'est pas du côté du festif que les 3 lascars se tournent, mais plutôt vers du lourd, du gras, du calorifère, pour mieux affronter les rigueurs du climat, du voisinage et de l'environnement. Les gaillards je les ai découverts à Rostock, au milieu des grues, des porte-containers et des raffineries en tous genres, où ils assuraient la première partie des suédois the Chuck Norris Experiment, par une soirée humide, froide et brumeuse, dans un squatt où le keupon local tenait plus du bûcheron ou du docker que du famélique punk à chien cher à nos places et fontaines de villages. Et les bougres ne faisaient pas tache dans le paysage avec leur méchant rock'n'roll, burné comme un Rocco Siffredi sous viagra, chantourné à la tronçonneuse, décapé au marteau-piqueur, décoré à l'arme automatique, et rendu en de chatoyantes nuances de noir et gris (quelques touches de marron quand même pour égayer un peu). Bref, du velu, du tatoué, de l'alcoolisé et du nicotiné, à classer quelque part entre hard-punk et punk-métal, à consommer avec une bonne dose de speed histoire de savourer pleinement les effluves mâlement électriques du bazar.

REM AND THE COURBARIANS : The ride of death (CD, Trauma Social/Beast Records/Crashtaste 666)

Second volet des aventures motorisées de nos orléanais préférés. On pensait qu'ils avaient déjà largement atteint leur vitesse de croisière après leurs démos et leur premier album, à savoir un bon petit mach 1 des familles, pépère quoi, eh ben on se trompait, ils en avaient encore sous la pédale les argousins vu que là on s'approche tranquillou du mach 2 qui va bien avec ces 17 titres enroulés en même pas un demi-tour d'horloge. Si avec ça on ne les retrouve pas bientôt dans le livre des records comme étant le groupe le plus rapide du monde c'est à désespérer. Bon alors de quoi s'agit-il donc dans l'affaire ? En gros de faire passer Zeke, Peter Pan Speedrock et autres Rodriguez pour d'aimables grabataires rhumatisants et limite paraplégiques grâce aux bienfaits d'un power-rock'n'roll gavé au nitro-méthane et dopé au gasoil de synthèse, que je préfère même pas savoir ce qu'ils avalent au petit déjeuner les gonzes, sûrement pas de l'arabica, ni même du robusta, trop pauvres en excitants, leur faut de l'indice d'octane concentré pour tenir un tel rythme et affronter sans sourciller le mur du son qu'ils ont eux-mêmes construits. A moins que ce ne soit le mur de la mort qu'ils se fassent en guise de jogging matinal pour faire grimper leur taux d'adrénaline à un niveau acceptable. Dans tous les cas de figure c'est sûrement pas en cueillant des marguerites que notre trio de fous furieux s'entraîne à jouer plus vite que la lumière. Bon je vous laisse, le disque se termine et ça sent la gomme brûlée partout dans l'appart, faut que j'aille ouvrir les fenêtres avant le prochain run.

GADWIN : No objection (CD, Nova Express - www.novaexpressrecords.com)

Le Kaiser a beau ne presque jamais sortir de son caveau enfoui au milieu du vignoble bourguignon, tel un vampire il n'en garde pas moins un oeil sur le monde qui l'entoure, histoire d'être sûr de mettre la main sans coup férir sur ses prochaines victimes. Et plus elles sont jeunes, plus l'expiation sonique sera convaincante. Prenez les gamins de Gadwin, sûrement pas plus de 20 ans au compteur biologique, mais déjà un sacré coup de main dans l'élagage en règle et la défragmentation grinçante d'un rock'n'roll qu'on voudrait nous faire passer pour un vulgaire phénomène de mode comme un autre. Hell no ! Le rock'n'roll ne s'élabore pas dans les salons décadents de quelques chaînes câblées. Manoeuvre ne parle plus de rock depuis longtemps, hélas ! et surtout plus depuis qu'il se ridiculise à chercher la nouvelle star à coups d'audimat sclérosé du bulbe, et Nagui ne nous fera jamais croire qu'il fut, ne serait-ce qu'en une nanoseconde, un quelconque rebelle, quand bien même se vautrerait-il aux pieds de Lemmy en invitant Motorhead dans son émission de merde. Le rock'n'roll ça se vit (ou se survit plutôt) encore au quotidien, un quotidien noir, sombre et obsédant. Du coup, des mômes comme Gadwin redécouvrent, en un cycle en perpétuel mouvement, les vertus d'un glam-punk dont le regard s'est depuis longtemps perdu dans une ferveur gothique aux remugles d'absinthe et d'opium, histoire de ne rien perdre de l'intensité exacerbée de sens pas forcément répertoriés par le corps médical. Les 3 de Gadwin ressemblent plus à d'incontrôlables chats sauvages qu'à de dociles toutous. Ils en ont le feulement expressif, les réflexes à vif, le coup de patte mortel. Guitare en surtension, voix sur le fil du rasoir, compositions nerveuses, et arrogance sans-gêne, ils ont tout compris de l'attitude à adopter face à cette chienne de vie qui ne leur fera sûrement pas de cadeaux.

TOXIC WASTE : Trauma (CD, Trauma Social - traumasocial@yahoo.fr/Limolife Records)

Toxic Waste ne sont pas forcément ceux dont on parle le plus dans le landerneau punk francaoui, n'empêche que ça fait quand même déjà une quinzaine d'années qu'ils arpentent tout ce que le nord de la France compte de scènes consentant à les faire jouer, du café du Commerce aux plus institutionnelles MJC les gusses ne sont pas regardants, du moment



qu'ils peuvent trouver à poser leurs amplis et leurs tambours, et qu'il y a un semblant de public capable d'apprécier leurs décibels, ça leur va. Ce qui explique d'ailleurs sûrement en partie leur longévité. Côté skeuds par contre, c'est un peu plus chiche puisque ce "Trauma" n'est jamais que leur 3ème album (y a quand même eu quelques démos, quelques EP et une pleine brouette de compils pour compléter le menu), ce qui ne paraît pas les miner plus que ça. Et ce qui nous permet surtout de constater une évolution, lente mais inéluctable, dans leur style. Du keupon basique des débuts (normal ils n'étaient même pas tous majeurs au moment des faits) ils en sont aujourd'hui à quelque chose de plus fouillé, de plus mélodique, de plus diversifié, même si, bien sûr, le fond de l'air reste résolument punk, avec parfois quelques retours salutaires à la case départ ("Coconut", "29 mai 2005"). On ne s'ennuie pas un seul instant à l'écoute du bazar qui nous offre comme un résumé panoramique de 15 ans de punk "à la Toxic Waste".

The MEDIUMS : Psychic circus und spiritismus (CD, Nova Express Records)

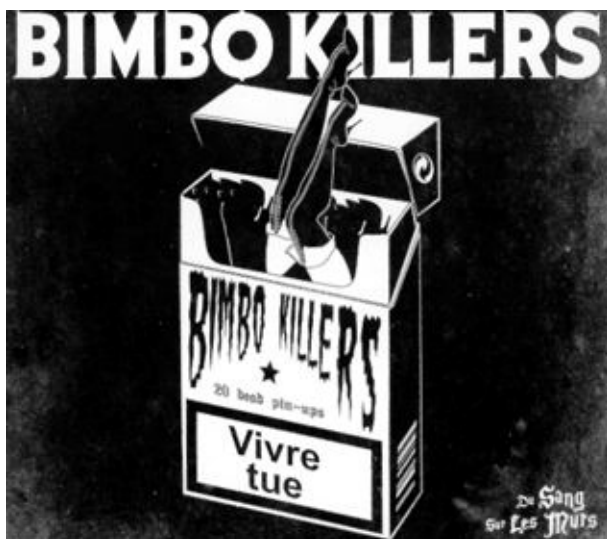
Avec l'inébranlabilité d'un Dracula qui se régénère éternellement, quelle que soit la façon dont on le fait mourir, avec la régularité des catastrophes naturelles, avec la foi tétanisée des foules extatiques pour unique motivation, tous les 2 ans, tels de messianiques goules, les Mediums nous reviennent, chargés de nouvelles tables de la loi, certes de plus en plus zombifiées, mais aussi renforcées de cette faculté d'adaptation propre aux morts-vivants qui leur permet de se jouer du temps comme de l'évolution. Lucas Trouble, Charly Markarian, Caligula Gibus et Eric Lenoir, s'ils n'ont plus le privilège de la jeunesse, n'en ont pas moins gardé la flamme vitale du rock'n'roll au fin fond de quelque crypte oubliée de tous. Et de nous rasséréner face à l'inéluctable en nous prouvant que point n'est besoin d'implants divins surfaits quand la mort elle-même peut servir de bain de jouvence. Le 5ème opus des Mediums, fidèle en cela à une ligne de conduite établie depuis le siècle dernier, chante une fois de plus les bienfaits d'un punk-rock gothique aux relents kafkaïens autant que freudiens. Si Oedipe n'avait eu qu'un père et pas de mère il aurait forcément fait partie des Mediums, eux qui se complaisent justement à fracasser l'image paternelle à grandes giclées d'électricité acide. Un père protéiforme, qu'il s'appelle Tom Jones ("Delilah"), Johnny Cash ("Folsom prison blues"), Roy Orbison ("Cast iron arm"), ou même qu'il soit quadricéphale comme les Coasters ("Love potion n° 9"). Oui, les Mediums sont des sujets rêvés pour un psychanalyste de sous-préfecture, sauf qu'ils ne s'abaisseront jamais à visiter ces lieux de perdition sociale et intellectuelle, préférant les rues pulullantes de vie et les bas-fonds grouillants de stupre des mégapoles dans lesquels ils peuvent se fondre et commettre ainsi leurs méfaits en toute impunité, dans l'anonymat relatif des populations ignorantes. Princes du fétichisme, régents d'un vaudou sado-maso, sérénissimes du crime en série, les Mediums viennent donc de se repaire de nos cauchemars et de nos bas instincts en une série de 16 saynètes au rythme écrasant et hypnotisant. La bonne nouvelle c'est qu'ils doivent avoir suffisamment de réserve pour les 2 prochaines années. Il sera alors temps de trembler à nouveau à l'annonce de leur réapparition.

ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant ce que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

BIMBO KILLERS : Du sang sur les murs (CD + Livre coproduit - <http://bimbokillers.free.fr>)

Alors là, chapeau bas les gars (et la fille, je m'en voudrais d'oublier Nini Cotine), parce qu'avec ce panier garni vous en aurez largement pour votre pognon, satisfaction garantie en prime. Notez bien qu'on savait déjà que ces gens-là avaient du goût, je n'en veux pour preuve que leur hobby dominical, à savoir trucider de la bimbo le soir au fond des bois avec tout ce que l'humanité a pu inventer d'objets tranchants et contondants, et la liste est quasiment infinie, c'est fou ce que l'homme est imaginaire dans ce domaine. Vous conviendrez dès lors qu'on ne peut qu'avoir un a priori favorable à la simple mention du nom du groupe. Mais là où le gang force derechef notre respect c'est avec leur second oeuvre, le ci-devant "Du sang sur les murs" dont auquel qu'est-ce qu'on cause présentement maintenant. Un album bourré de bon rock'n'roll psychotiquement punk et surfement snuff (et inversement), un disque quasiment documentaire et autobiographique dans lequel chacun se raconte et nous raconte l'excitation qui l'étreint lors de ses chasses bimboesques nocturnes, lors de ses rencontres avec un lointain cousin tueur psychopathe, tout là-bas au fond du bayou, lors de sa révision du petit Hershell Gordon Lewis illustré, lors de ses télé-parties où Eros et Thanatos s'invitent en bons parrains qu'ils sont et posent un oeil embué de larmes sur des filleuls si prometteurs, lors de ses prières au seul gourou qui ait jamais été reconnu comme tel, Jack l'Eventreur lui-même, père fondateur de cet art majeur qu'est l'éviscérement urbain et subliminal. Oui, un disque rouge comme le sang, gris comme le béton, noir comme la nuit, brun comme la gadoue. Bon, ça c'est pour le disque, le vrai. Mais pour faire bonne mesure, et parce qu'il ne faut pas gâcher, les Bimbo Killers remplissent les 80 minutes réglementaires du CD avec un mini album, "Supplément détachable", qui tartine une couche supplémentaire de psycho-punk'n'roll aussi bien que de souvenirs émus d'exactions carnées et chirurgicales, un peu le making of du docu-fiction précédent, où l'on apprend qu'il viennent de retrouver quelques membres plus très frais de la famille, perdus de vue depuis trop longtemps et que la magie médiatique a remis sur leur route. Mais bon, les zombies c'est bien, ça pue et ça grogne, mais, malheureusement ça court beaucoup moins vite, ça crie beaucoup moins fort, et ça saigne beaucoup moins abondamment qu'une bonne bimbo bien en chair et en silicone, et je ne parle même pas du viol obligatoire, vachement moins tentant avec le zombie qu'avec la blonde à forte poitrine. Après, c'est comme tout, les goûts et les couleurs... Bien, faisons les comptes, un album + un mini album pour le même prix, c'est déjà pas mal, non ? Mais attendez, c'est pas fini, parce que les Bimbo Killers, qui ont plein de chouettes copains tout aussi inventifs qu'eux dans le domaine qui nous intéresse aujourd'hui, ont décidé de les laisser s'exprimer eux aussi. Sauf que leurs copains, qui ne sont pas spécialement musiciens, ne pouvaient pas apparaître sur le disque. Mais alors comment faire pour que tous ces poètes, ces écrivains, ces graphistes, ces dessinateurs puissent apporter leur pierre au grand oeuvre ? Bon sang, mais c'est bien sûr, faut faire un bouquin. Et cochon (enfin, plutôt truie) qui s'en dédit. Donc, du coup, y a aussi un bon gros livre pour permettre à des Pierre Bunk, des Cha, des Beltran, des Mo cdm, des Chester, des Taga ou des Laureline de s'exprimer eux aussi et de nous conter quelques-unes de leurs aventures si émouvantes, si pleines de sentiments et de happy ends. Je suis encore tout bouleversé par la lecture de ces 250 pages pleines de vie et de mort, de sang, de sueur et de larmes, et de dévotion aux Bimbo Killers, les grands inspireurs et les petits aspirateurs de tout cet aréopage. Donc, si on récapitule, un album + un mini album + un bouquin, avouez que c'est pas souvent qu'on vous gâte autant ? Heureux ?



Les HOULALA ! : Des champis des confitures (CD, Folklore De La Zone Mondiale - www.fzm.fr)

EUROSHIMA : Dégoût et des douleurs (CD, Guerilla Asso - www.guerilla-asso.com)

les RAMONEURS DE MENCHIRS : Dans an diaoul (CD, Folklore De La Zone Mondiale)

Les Houlala ! revendiquent fièrement leur filiation putative avec les Ludwig Von 88. Remarquez ils n'ont pas vraiment le choix vu que, si vous passez leur album à un keupon lambda au cours d'un blind-test, il y a toutes les chances que celui-ci vous demande s'il s'agit d'inédits des spécialistes du concert en bouée-canard. Parce que pour faire plus Ludwig Von 88 que Ludwig Von 88 il n'y a que les Houlala ! Une fois cet axiome posé faut quand même reconnaître que les québécois assurent comme des mérous allumés dans leur rôle de Ludwig à la place des Ludwig. Tout y est, les textes à l'humour incisif, la boîte à rythmes SDF, les riffs de guitare skatoïdement punky, et ce minimalisme ravageur qui frise l'art majeur tant il est drastiquement efficace. Car ce n'est pas là le moindre des mérites des Houlala ! que de nous faire accepter sans coup férir ce qui n'est pourtant qu'un copier-coller, et qui, dans n'importe quel autre cas de figure, nous ferait fuir comme la peste un tel plagiat. Pas les Houlala ! C'est tellement bien foutu qu'on adhère illico. Bien joué les cousins ! Et puis s'il vous fallait une caution pour finir de vous convaincre, sachez que Junior Cony, le maître des machines de Bérurier Noir, y va de son dub des familles en bonus.

Mais y a pas que les petits jeunes dans la vie, y a aussi les vétérans genre Euroshima, puisqu'on retrouve parmi ce trio Vérole (ex Cadavres et Infraktion) et Yann (ex Sales Majestés) qui, avec la chanteuse Lisa (ex Darling Genocide) et la boîte à rythmes Eva (ex composants électroniques divers et variés), proposent un électro-punk crade, subversif et radioactif (le noir et le jaune leur vont si bien) sur fond de synthés robotiques et de guitares androïdes. Fruit des amours contre nature entre Suicide et Devo le punk d'Euroshima croise dans les eaux troubles et post-apocalyptiques d'une société en pleine déliquescence (la nôtre, évidemment) où la loi du plus fort est devenue l'article premier (voire unique) du code de conduite des classes dirigeantes, politiques ou financières, au mépris même d'un lumpen-prolétariat qui voit revenir le spectre de la régression sociale et poindre le retour au "bon vieux temps", celui de l'ancien régime et du déni d'existence. Certes on ne rigole pas vraiment en écoutant Euroshima, mais on rigole aussi de moins en moins au quotidien, finalement ça se tient... hélas !

Rayon vétérans les Ramoneurs de Menhirs se posent un peu là eux aussi avec Loran, ex gratteux aliéné de Bérurier Noir, qui retrouve pour l'occasion l'un des 2 joueurs de biniou découverts sur l'hymne "Vive le feu" il y a plus de 20 ans de cela. Accompagnés d'un autre sonneur et d'un chanteur (et toujours de la fidèle et labellisée boîte à rythmes) voilà nos compères en train de revisiter le folklore breton à grands coups de rangeos coquées et de guitares viscéralement punk. Ça donne ce que tout ce petit monde appelle du punk trad breton, et le pire, surtout pour quelqu'un comme moi qui a quand même du mal à supporter le biniou ou la bombarde en temps normal, c'est que ça marche. L'album ne s'appelle pas "Dans an diaoul" ("La danse du diable") pour rien. Z'ont forcément pactisé avec du bizarre pour que la sauce prenne aussi bien. Mais bon, après tout, peu importe avec qui ils fricotent du moment que le machin tienne la route, ils auront toujours le temps de s'arranger avec l'ankou le moment venu. L'essentiel du truc est chanté en breton, normal puisque les 3/4 du groupe est aussi investi dans la scène trad bretonne, mais Loran nous la joue aussi en français dans le texte de temps en temps, dont une nouvelle version de "Vive le feu", inévitable celle-là. Notons aussi une reprise de "Captain Kirk" de Spizzenergi (les Bérus la faisaient déjà épisodiquement à l'époque). Bref un disque qui fleure bon le granit et qui devrait mettre la bigouden dans tous ses états.



SEVEN : Saint Ethique (CD autoproduit - <http://myspace.com/s7e7v7e7n>)

BLAZCOOKY : Human's chronicles (CD autoproduit - www.myspace.com/blazcooky)

L'autoproduction comme repart ultime à un nivellement musical par le bas, il semblerait bien qu'il ne reste plus que cette solution à ceux qui tiennent avant tout à avancer... sans perdre leur âme. Ces 2 groupes, chacun avec ses moyens, et chacun dans son style, en apportent la preuve. Seven viennent du nord (de la France s'entend) et font dans un métal-core ample et puissant, grondant et plombé, mystique et halluciné. Avec 2 chanteurs au coffre digne d'un sarcophage pour déchets nucléaires, 2 guitaristes qui s'échinent plutôt sur les cordes du haut que sur celles du bas et qui rivalisent de coups tordus pour ne pas se faire distancer par l'autre, et une section rythmique qui doit aussi pointer chez Arcelor pour faire bouillir le haut-fourneau, Seven est aussi aimable qu'un tyranosaurus en rut qui viendrait de se faire soulever sa dulcinée au moment de conclure, aussi gracile que tonton Gontran au sortir d'un repas de première communion après qu'il ait repris 3 fois des profiteroles, aussi sentimental qu'un détachement de Panzers en train de traverser un champ de mines, aussi primesautier qu'un champion du monde poids lourd de kick-boxing qui viendrait de se prendre un sale coup dans les roubignolles alors qu'il avait justement oublié sa coquille au vestiaire (y a des jours sans), bref des poètes de l'électricité brute et de l'accord sauvage. Ce qui ne les empêche pas (mais c'est pas incompatible non plus) de lorgner vers le septième palier de la réincarnation (d'où leur nom) celui de l'Étre Pur. Accessoirement, vous ou moi, vulgus pequm lambda, nous situerions quelque part entre l'animal et l'humain, j'espère juste qu'on est quand même plus près du lion que du cloporte... mais même ça c'est pas forcément gagné.

Chez Blazcooky aussi on durcit le ton avec ce nouveau 5 titres. Non pas que le groupe ait jamais fait dans le folk-progressif ou le soft-lounge, mais, petit à petit, Blazcooky passe du skate-punk des débuts à quelque chose qu'ils définissent eux-mêmes comme de la fusion-punk, entendez par là que les guitares sont plus lourdes et que les rythmiques sont plus pilonnantes tandis que le chant est plus éruptif, ajoutez à cela un enrobage sonique qui fait la part belle au bon gros riff qui tache et qui dégouline de partout et vous aurez une idée des dégâts générés par le groupe parmi la population d'oreilles internes et autres trompes d'eustache, pas forcément préparées à une telle invasion sonore, aussi foudroyante qu'inattendue. Va y avoir des victimes, c'est sûr, mais, en vertu du principe fondamental "ce qui ne me tue pas me rend plus fort", si vous résistez à ce blitz vous trouverez moult intérêt à ce Blazcooky nouvelle formule.

HATEFUL MONDAY : Half a world away (CD, GPS Prod - www.gpsprod.com/Kicking Records - www.kickingrecords.com)

A des années lumière de la réputation d'indolence qui colle aux basques des suisses comme le petit bout de pain colle à la fondue Hateful Monday prouve que l'on peut être helvète et faire un punk-rock bondissant, rageur et agressif comme si le lac Léman était le Pacifique, et comme si Genève avait été téléporté quelque part entre Frisco et L.A. Non les 4 lascars ne font pas dans la tyrolienne joviale ni dans la haute finance pépère, mais bel et bien dans le riff tranchant et l'accord incisif. Ce 3ème album coïncide avec le 10ème anniversaire du groupe et nous entraîne dans une furia sonore qui ne vous laissera aucun répit. Manifestement Hateful Monday a beaucoup écouté des trucs comme Bad Religion, ce que je ne songerai certes pas à leur reprocher, au contraire, et ont puisé dans cette scène punk mélo de quoi alimenter leur propre colère (la Suisse possède un gouvernement qui a largement ouvert ses portes à l'extrême droite, ne l'oublions pas) et leur saine volonté d'en découdre avec une société qui ne doit guère correspondre à leurs préoccupations existentielles. Dans la foulée de "Carry me home", le morceau d'ouverture, et hit potentiel, tous les titres de ce disque déboulent dans votre appart comme une boule de feu au plus fort d'un orage magnétique, provoquant une belle tempête sonique que vos voisins nieront probablement à jamais jusqu'à votre existence, y compris sous la torture, mais qui vous rabochera durablement avec le concept même de punk engagé, volontaire et vindicatif, histoire de vous extirper du cocon dans lequel vous étiez lentement en train de vous racornir. Une petite baffa de temps en temps pour se réveiller, ça ne peut pas faire de mal.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

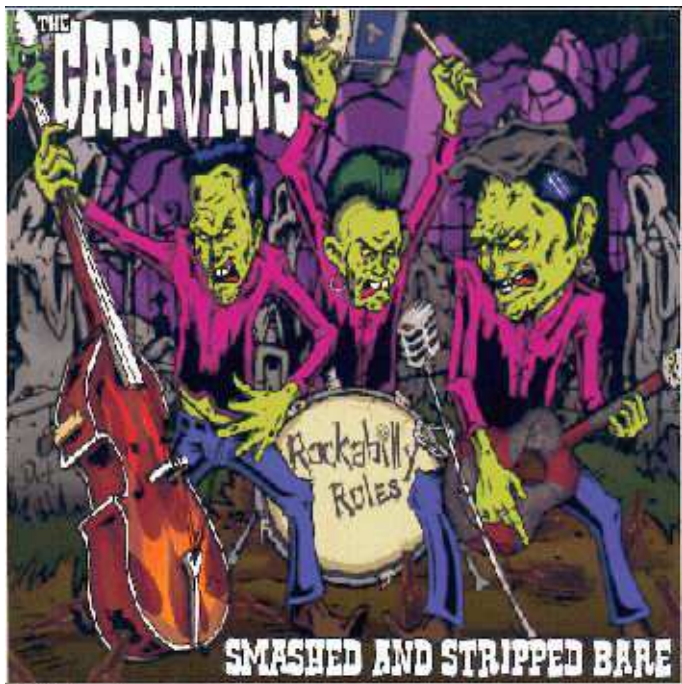
Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

AQME : Hérésie (CD, At(h)ome - www.label-athome.com/Wagram)

Avec la rectitude morale d'un marteau-pilon Aqme sort ses albums à la cadence respectable d'un tous les 2 ans à peu près. Et ce depuis 2002, date de parution de "Sombres efforts". "Hérésie", qui paraît aujourd'hui, est leur 4ème album studio (et leur 5ème en tout si l'on compte le live de 2006), et l'on est bien obligé d'admettre qu'à chaque fois on s'en reprend plein les esgourdes. Peut-être l'ai-je déjà écrit à leur propos, mais ce n'était pourtant pas gagné. Pensez donc, un groupe qui se revendique métal et qui chante en français, ça pouvait sentir à plein nez le truc formaté pour les programmeurs qui souhaiteraient s'encanailler un peu tout en n'osant pas non plus franchir un pas trop important. C'est sûr qu'Aqme a su séduire ce type de radios et d'organisateur (notamment grâce à leurs accointances ponctuelles avec Indochine, tous les goûts sont dans la nature), et c'est vrai aussi que je n'ai pas franchement été convaincu par le groupe la seule fois où je l'ai vu en concert. Trop évident justement, trop en phase avec le métalement correct français. Par contre, sur disque, Aqme m'a toujours gravement abducté, ce que je prends comme tel sans chercher à me l'expliquer. Avec ce nouvel album Aqme place la barre encore un peu plus haut. Comme le premier ils sont allés l'enregistrer en Suède, pays des bûcherons, des vikings, et des métaux lourds, et ça se sent. Leurs guitares et leurs rythmiques n'ont jamais été réputées pour leur légèreté, mais là l'utilisation forcée de pédales (distorsion et fuzz entre autres), aussi bien sur les grattes que sur la basse, rend le truc encore plus ample, plus énorme et plus tellurique. Un conseil, virez la porcelaine de tante Hortense avant audition du disque, au risque de vous fâcher avec toute la fratrie pour destruction massive de souvenirs familiaux, ça vaut aussi pour Bubulle le poisson rouge ou Fifi le serin du Japon, qui ne devraient pas pouvoir résister plus de 15 secondes à cette éruption sonique qui dépasse allégrement tout ce que ce brave Richter avait pu prévoir pour son échelle. Va falloir inventer une nouvelle unité pour Aqme si ça se trouve, ce qui ne va pas arranger notre image nationale sur le plan des relations extérieures. Mais bon, comme les non francophones ne seront guère sensibles à la prose aqméenne (ils ont même réussi à écrire une chanson à propos de ceux qui ont la phobie du chiffre 13, balèze), ça ne devrait pas obliger ce pauvre Kouchner à aller rendre compte de l'étendue des dégâts à l'ONU. On n'a pas vraiment besoin d'une guerre en ce moment, question calamité on a déjà Sarko.

SUBHUMANS : Internal riot (CD, Bluurg Records/Southern Records - www.southern.net)

Finalement une bonne partie des groupes punks auront réussi ce que leurs aînés (ceux qu'on appelait les dinosaures à la fin des 70's) auront pour la plupart loupé, à savoir pas trop mal vieillir. Au milieu des 999, Undertones, Exploited et autres UK Subs, les Subhumans font partie de ces survivants qui, après un bon quart de siècle passé à ramoner et équarrir du binaire, parviennent encore à sortir un album qui sonne comme aux premières heures, foutrement jouissif et crânement éjaculatoire. Y a pas un poil de graisse et pas une once de surcharge pondérale dans ce ramassis de keupons pourtant largement quadragénaires, sinon même limite quinquagénaire, comme quoi ne connaît que 2-3 accords ça conserve, au moins au niveau des neurones à défaut du foie ou du pancréas (forcément tout n'est quand même pas tout rose dans ce monde de brutes et de dipsomanes). Bref les Subhumans, qui étaient réapparus à la fin des 90's après une bonne décennie de silence radio et disco, nous refont le coup de l'éternel retour avec ce "Internal riot" fringant comme un ado qui vient de découvrir qu'il avait un truc qui le titillait entre les jambes, épileptique comme un bérêt vert s'apprêtant à pénétrer en territoire ennemi, aguichant comme une arpenteuse de bitume aux premiers jours du printemps. Le dernier album studio du groupe remonte à 98. Entre temps il y avait eu un live, dans la série des "Live in a dive" de Fat Wreck, et surtout le projet parallèle Citizen Fish qui occupe son monde quand les Subhumans décident de pantoufler un peu. Alors oui, on peut dire que les Subhumans sont un groupe en pointillés... Mais quand ils décident de rebrancher les guitares ce n'est pas pour faire de la figuration, loin de là, c'est pour nous balancer une belle petite collection de punky tunes teigneuses et décapantes, comme au bon vieux temps. C'est pas parce qu'on n'a plus d'acné depuis longtemps qu'on n'a pas le droit d'être encore en colère ("This year's war", "Internal riot", "Fractured", "Supermarket forces", "Sedated", "This is not an advert", "Never-ending war song"), le thème de la guerre et du combat servant de fil rouge à des textes intelligents et chiadés, preuve qu'un punk qui réfléchit ça ne tient pas uniquement de la pure utopie (le batteur n'a sûrement pas choisi le surnom de Trotsky par hasard).



The CARAVANS : Smashed and stripped bare (CD, Raucous Records - www.raucousrecords.com)

Y a pas à dire, être un mort-vivant ça a du bon, ça permet notamment de se rappeler au bon souvenir de tout le monde quand on vous croit définitivement passé par profits et pertes. Genre les Caravans par exemple. Apparus au milieu des 80's dans la mouvance psychobilly qui déferla sur les pubs anglais à cette époque (souvenez-vous des compils "Stomping at the Klub Foot") les Caravans furent un des piliers de cette scène avec un psycho qui tirait plutôt sur un rockabilly énergique, à l'image de Restless par exemple. Une palanquée de concerts et quelques albums plus tard, le soufflé psycho étant largement retombé (mais pas disparu pour autant), on n'entendit plus parler des Caravans... comme de beaucoup de leurs petits camarades de jeu. Avaient-ils arrêté leurs activités, ou bien continuèrent-ils dans un anonymat plus relatif ? Je n'en sais fichtre rien, mais le fait est que les revoilà avec cet album enregistré pour l'essentiel en 2002, augmenté de 2 titres de 2007, ce qui prouve au moins une chose c'est que le groupe est toujours sur la brèche. Au passage il a définitivement tourné le dos au psycho pour se consacrer à ses racines de toujours, à savoir le rockabilly. Tellement puriste d'ailleurs leur rockabilly que ce disque est entièrement acoustique. Mark Penington se contente d'une guitare du même bois pour soutenir son chant, son frère Samuel n'a qu'une caisse claire pour stabiliser l'édifice, et leur pote Thomas Lance Imperial fait slapper sa contrebasse comme si sa vie en dépendait. Ce minimalisme n'empêche pas les 3 gaillards de nous faire tapoter du pied dès le premier accord tellement leur rockabilly, parfois teinté de blues ("Sci fi cowgirl") ou de country ("Baby blue eyes"), vous tourbillonne autour telle une danseuse à la robe virevoltante et à la cuisse alerte. La quarantaine largement entamée les Caravans profitent de l'expérience accumulée pour nous balancer un disque calibré au millimètre, sans superflu chichiteux, un truc intemporel et qui les replace illico en bonne place dans toute discothèque qui se respecte. Ouai ! Y a toujours une vie après la mort pour ceux qui le méritent.

Reid PALEY TRIO : Approximate Hellhound (CD, Metaphor Rhythms International - www.reidpaley.com)

Mark STEINER : Fallen birds (CD, Stagger Records - www.staggerrecords.com)

Avec sa voix caverneuse, burinée par des années de concerts dans tout ce que New York compte de bars, d'arrière-salles, de caves et autres endroits improbables, Reid Paley est l'anti-thèse même de la rock star. Une trogne de homeless de la six-cordes, des accents de hobo du métro, un phrasé tanné par l'obligation de gueuler plus fort que les pochtrons qui sont l'essentiel de son public afin de pouvoir se faire entendre, et un sens inné de la poésie directement héritée d'une génération qui a fait des villes le seul véritable centre d'intérêt culturel de l'Amérique d'aujourd'hui, voilà sur quoi se fonde l'art de Reid Paley, art protéiforme et multicartes puisque le bonhomme peut aussi bien emprunter au folk new-yorkais ses accents de sincérité, au blues chicagoin son intensité musicale, au rock urbain sa concision et son tranchant, et à Brooklyn la dureté de son environnement. En gros, et pour faire simple, Reid Paley est au rock et à la côte est ce que Tom Waits est au jazz et à la côte ouest, un détourneur d'idées reçues, un médecin-accoucheur qui n'aurait que sa bonne volonté pour officier, un misanthrope qui jetterait un regard à la fois ironique et goguenard sur le monde qui l'entoure, sans pour autant s'en couper, un pervers qui reniflerait à cent yards les vices cachés de ses conquêtes. Reid Paley dresse un portrait authentique de l'Amérique, sans concession ni complaisance, en pointant du doigt le bordel qui s'en dégage et en s'en délectant avec l'aplomb de celui qui en a tellement vu qu'il sait, et avec le détachement de celui qui ne se lasse pas d'observer la futilité de ses contemporains ("Everything is going wrong (& that's alright)", "Someday I'll be okay", "The sinner's hand", "Stay awhile"). Une simple guitare peut faire bien plus de ravages que toutes les armes de destruction massive du monde, surtout entre les mains de types comme Reid Paley. C'est d'ailleurs muni du même objet que le norvégien Mark Steiner a décidé d'étaler à la face du monde son blues intérieur. Dans une toute autre sphère créatrice Mark Steiner se préoccupe beaucoup plus de lui-même et de ses proches que du reste de l'humanité dans ses chansons qui ont plus à voir avec les poètes torturés du 19ème siècle qu'avec les pamphlets sociétaux de Dylan ou de Woody Guthrie. En fait on ne peut éviter de penser à Nick Cave à l'écoute de Mark Steiner, cette approche atypique du rock, un rock intimiste et extraverti à la fois, où le quotidien, banal et trivial, est élevé au rang de grande cause nationale ("(Now she's) Gone", "Drunk", "Cigarettes"). Mark Steiner, depuis quelques années, a tissé des liens étroits avec la scène parisienne, ce qui explique la présence de nombreux invités sur son disque, la pianiste Lisa Barel, Dimi Dero à la batterie, la chanteuse Amelia S. Deva, le guitariste allemand Tex Napalm, ainsi que des instruments qui donnent quelques touches de couleurs à la pénombre ambiante, violon alto ou saxophone. Ce mini album de Mark Steiner est un disque d'atmosphère certes, mais aussi une sorte d'exorcisme personnel, de regard introspectif dont nous serions néanmoins les spectateurs privilégiés. Et quand on l'a vu en concert on ne peut que confirmer qu'il y a quelque chose d'attachant dans ce bonhomme un peu lunaire, un peu ailleurs, un peu hors-norme.

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (45rpm 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 6,5 Euros pc
- RUE 002 = **Jocj SKIDMORE** (45rpm 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 6 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (45rpm 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 6 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (45rpm 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 6 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (45rpm 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 6 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (45rpm 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 6 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (33rpm 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (45rpm 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 6,5 Euros pc
- RUE 010 = **Jocj SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (45rpm 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 6 Euros pc
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (45rpm 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
- RUE 014 = **HOLY BAT MUSIC - A TRIBUTE TO BATMAN** (33rpm 16 tracks)
16 bands helping the Gotham Knight- Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (45 rpm 3 titres)
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 6 Euros pc

The MARSHMALLOW DYKES : Beast generation (CD autoproduit - www.myspace.com/themarshmallowdykes)

The HOLY CURSE : Feed the dogs (CD, Turborock Records - turborockrecords@wanadoo.fr)

J'accuse haut et fort les Marshmallow Dykes de fourberie aggravée envers ma propre personne. Na ! C'est vrai quoi, j'avais jamais entendu parler d'eux jusqu'à la réception de cette première galette et les voilà qui ne me laissent même pas le choix d'éventuellement en dire du mal si j'en avais envie. Parce que des mecs qui, sans avertissement, affichent clairement leur dévotion à Tarantino à travers un détournement même pas voilé de l'affiche de "Boulevard de la mort", je sais pas vous mais moi je ne peux faire autrement que de ne leur trouver que des qualités. Je suis sûr qu'ils le savaient que j'étais, moi aussi, un fan transi de l'oeuvre du bad boy de Miramax, et qu'ils m'ont ainsi acheté par procuration afin d'encenser leur disque à grands coups de tirades dithyrambiques et de locutions gaillardement troussées. Les sournois, les gredins, les crapules. Fait chier ! Surtout que, en plus, il est foutrement bon leur disque, ils n'avaient même pas besoin de tout ce barnum pour me convaincre. Songez, des gusses capables de vous aligner un riff sur aussi bien qu'un bel accord bien garage, ou quelques arpèges rockabilly, quand ce ne sont pas de tenaces tendances psyché-punks qui s'échappent du bouzin, je ne vois pas comment on peut ne pas aimer, à moins d'avoir été gavé à la Lorie sans débander toute cette dernière décennie, ce que je ne souhaiterais même pas à mon pire ennemi, c'est dire (par contre je condamnerais bien Sarko 1er à la même peine pour les 50 prochaines éternités, faut quand même pas déconner). Bref on a là une belle bande d'allumés, pas nés de la dernière pluie (j'ai cru reconnaître un ancien Flitox par exemple), dont les préoccupations sont résolument tournées vers la série B grand luxe ("Bark at the dark", "Dean Martin", "Blowjobs in the graveyard", "Dick Rivers on speed", "Getting laid on the internet", "Chicken storm") et le rituel satanique dégénéré, des gens de bon goût quoi ! Rendez-vous sur la route 666 pour un petit run au clair de lune les gars ?

Tiens, puisqu'on en est aux règlements de compte de bac à sable, y a aussi les Holy Curse qui font rien qu'à m'embêter à sortir des albums toujours aussi bluffants d'authenticité rock'n'roll que c'en est déprimant de se dire que ces mecs pourraient même jouer avec une camisole qu'ils seraient encore capables de ridiculiser tous les Naast de la terre. A leur niveau on ne peut même plus dire qu'ils sont tombés dans la marmite rock'n'roll étant petits les Holy Curse, c'est carrément incrusté dans leur ADN depuis quelques zillions de générations (Lucy grand-mère naturelle de tous les rockers de cette foutue planète ?). La preuve que je ne raconte pas de cracks à leur propos, c'est que les hommes en noir, après avoir mis à genoux notre beau pays, viennent coup sur coup de convertir australiens, américains et japonais aux vertus et bienfaits de leur électricité revigorante. Et puisqu'ils en étaient là de leurs pérégrinations scéniques les Holy Curse en ont aussi profité pour mettre en boîte, localement, une poignée de nouveaux brulots de pure énergie rock'n'rollienne. C'est comme ça que, sur les 11 titres de ce nouvel album, 6 ont été enregistrés à Detroit (dont un, "Universal children", avec le guitariste Gary Rasmussen du Sonic's Rendez Vous Band), et 3 à Sydney (dont un, "RSVP", qu'on avait déjà découvert sur un split EP partagé avec Johnny Casino's Easy Action, sur lequel leur pote Deniz Tek, ci-devant guitariste de Radio Birdman, vient leur filer un petit coup de médiateur pas piqué de la Foster), les 2 derniers sortant de la crypte du Kaiser Lucas Trouble dont les remugles sulfureux n'ont rien à envier à ceux des 2 caves sus-citées. Autant vous prévenir tout de suite, ce nouvel album est encore meilleur que les précédents opus du groupe, et son écoute peut nuire gravement à votre addiction déjà bien établie pour le rock'n'roll. Mais dans notre état, une petite dose de plus, ça ne peut plus changer grand-chose.



MOTHER SUPERIOR : Grande (CD, Kicking Records)

Attention ! Là c'est du lourd qui débarque chez Kicking, le label toulousain. Mother Superior est un trio basé à Los Angeles et sa carte de visite ressemble à un vrai bottin mondain du rock, de quoi vous faire baver d'envie comme la petite Bernadette devant la dame blanche, ou comme n'importe quel curé normalement constitué devant un parterre de culottes de coton taille 8-10 ans. Parce que les gaillards ont servi de backing band à des gens comme Henry Rollins (ils ont même été l'une des incarnations du Rollins Band), Alice Cooper, Iggy Pop, Meat Loaf, Lemmy ou Daniel Lanois, bref c'est pas du menu fretin qui sort aujourd'hui son 9ème album, pas non plus des seconds couteaux, et encore moins de vulgaires porte-flingues, ces mecs-là vous alignent les notes et les riffs comme vous alignez les blagues salaces après 3 anisettes dans le pif. Musicalement ça lorgne salement du côté 70's du gros rock qui tache (un journaliste a même émis l'hypothèse qu'ils pourraient bien être le fruit d'une méga partouze qui aurait vu se vautrer dans le stupre et l'électricité Led Zepplin, les Stones des débuts, ZZ Top et les Stooges, et le pire c'est que c'est pas complètement faux comme filiation, reste plus qu'à trouver le propriétaire originel du spermatozoïde fautif, mais là c'est pas gagné). Alors oui, Mother Superior tape dans le bois dur avec la délicatesse de Paul Bunyan tentant de sculpter un sequoia géant, le groupe fait du rock avec la grace de Grand Funk Railroad s'essayant à la musique de chambre, et ils sont aussi habiles de leurs mains qu'Hephaistos qui aurait décidé de ciseler une chaînette d'or fin pour Aphrodite, mais il est un truc qu'on ne peut leur enlever, c'est l'efficacité d'une musique largement éprouvée depuis une petite quarantaine d'années. Tous les titres entendus ici sont soit de nouvelles versions d'enregistrements précédents, soit des lives et enregistrements radio ou télé

(avec en prime 3 participations de Daniel Lanois en invité de luxe). Y en a pour tous les goûts, gros rocks denses et intenses, morceaux lents et sinueux, blues gouleyant, jusqu'à cette reprise du "Happiness is a warm gun" des Beatles... dont le vers "Mother Superior jump the gun" a évidemment inspiré le gang pour trouver son nom.

Peter NIGHT SOUL DELIVERANCE : Seven (CD, High Jab Records - <http://www.myspace.com/highjabrecords>)

Peter Night parce que Chevallier, Pierre (pour l'état-civil) ça donne, approximativement, Knight en anglais, le k en moins et la messe est dite. Soul parce que ces 3 là ont largement investi leur âme dans ce premier disque (là où d'autres, parfois, ont préféré la vendre, pour le meilleur ou le pire selon qui était le dealer en chef). Deliverance parce que, paraît-il, c'est l'état dans lequel on se trouve après une naissance (ce dont je ne sais fichtre rien, n'ayant jamais donné naissance à personne, à part peut-être, de temps en temps, au Mister Hyde tapi au fond de mon ego). Seven parce que, comme les nains, et les péchés capitaux (et pécher n'est-il pas capital ?), les titres de ce disque sont au nombre de 7 (porte-bonheur chez certaines peuplades libres et sauvages de la Picardie méridionale). Power-pop parce que tout ce petit monde ne s'est jamais remis de la découverte de ce saint Graal que furent les 60's (entre Who et Beatles, avec passage obligé par Jam et Plimsouls pour la transition avec notre propre espace-temps), d'où cette senteur subtilement entêtante et envoutante qui se dégage de l'objet, au point qu'on pourrait aisément l'antidater histoire de voir jusqu'où le subterfuge pourrait aller.

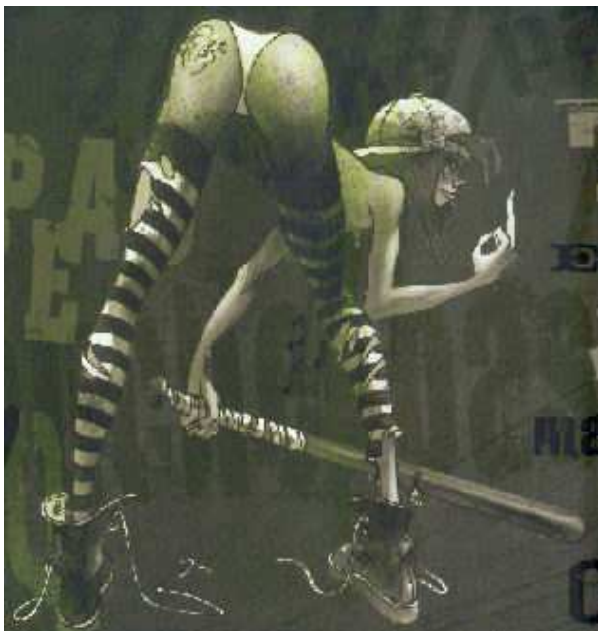
THE NAME'S NIGHT, PETER NIGHT

La BONNE la BRUTE le TRUAND : ...Rien ne m'arrêtera (CD, Nocturne - www.nocturne.fr)

PASTEUR GUY : Pasteur Guy (CD autoproduit - pastorbilly@hotmail.fr)

C'est sûr, quand on a 2 graphistes dans un groupe on ne peut pas sortir un bête CD tout tristouille, on s'arrange pour que le plumage soit à la hauteur du ramage. On connaissait la Bonne, la Brute et le Truand pour leurs concerts cahotiques, décadents et bordéliques, où le rock'n'roll se voit salement malmené par le glam, le punk et les tortillas (soutif compris), on aura désormais sa version domestique avec le premier album du groupe. Un disque urgent, cradingue et enfouraillé comme le Clint Eastwood moyen qu'il prétend être. 9 titres de pur foutoir punk'n'roll qui ferait le grand écart entre les Sonics ("Strychnine") et Motorhead ("Bomber") au beau milieu d'un strip-tease taille XXX. Ce disque sent la poudre, le chili con carne et les hormones à 100 pas, et le duel se transforme en un bluff triangulaire où le premier (ou la première) qui se gratte l'entre-jambe risque de perdre plus que son honneur et sa fierté. Et la galette est donc livrée dans un mini album de BD (26 pages format italien) conçu par Didier Cromwell (dessineux de petits mickeys trash et chanteur-guitariste du gang), où chaque titre fait l'objet de son interprétation graphique. C'est beau comme une décharge de napalm sur une forêt du sud-est asiatique et émouvant comme un crépage de chignon dans un bordel de Chihuahua. Putain, des trucs pareils, on aimerait en voir et en entendre plus souvent.

A peine moins mystique, Pasteur Guy fait preuve d'un bel élan oecuménique pour sauver l'humanité dévoyée de quelques pauvres pêcheurs qui s'ignorent, chalands confrontés à la grande solitude des centres commerciaux, migrants motorisés perdus au milieu du troupeau, poupées gonflables fort mammairement pourvues, acteurs au sourire figé par l'inanité de leurs rôles, tous connaîtront la rédemption par la grâce de celui qui vient de ravalé Bernadette Soubirou et Sainte Thérèse de Lisieux au rang de vulgaires racoleuses de peep-shows de province. Avec Pasteur Guy le twisteur se fera pogoteur, le droïde disco se fera rocker gominé, la pop star se fera psycho-punkette, et les moutons de Jeanne la Pucelle seront bien gardés. Il émane de Pasteur Guy, et de ses enfants de chœur (d'artichaut), une lumière, une béatitude et une volonté de faire le bien qu'on n'a plus connu depuis Torquemada, et je pèse mes maux. Entre matines et angelus, le pastorbilly de Pasteur Guy rythme nos 35 heures syndicales avec la rigueur et la précision de l'indicateur des chemins de fer un jour de grève, c'est dire s'il est un guide éclairé dans ce monde d'errance, d'ignorance et de ténébreux dans lequel nous baignons sans imaginer un seul instant qu'il puisse y avoir une quelconque issue de secours. Et tant pis si le péage est obligatoire pour atteindre enfin au sein des saints (personnellement, si j'ai le choix, je veux bien prendre celui de Miss Chloé Danger, qui, telle une Soeur Sourire du 21ème siècle, nous invite à dominer sur les chemins de l'absolution). C'est bien simple je me sens comme tout transcendé de l'intérieur après écoute du prêche de Pasteur Guy, que je me demande si je ne vais pas derechef faire la visitation des petites soeurs des pauvres afin de vérifier par moi-même qu'elles ne manquent de rien. Alleluiah et tutti frutti !



Chip HANNA & the BERLIN THREE : Old South Jamboree (CD, I Used To Fuck People Like You In Prison Records - www.peoplelikeyourecords.com)

Depuis qu'il a délaissé sa batterie (il fut le cogneur de US Bombs et One Man Army notamment) au profit d'une guitare Martin acoustique, on n'arrête plus Chip Hanna dans sa boulimie discographique. Ce nouvel album n'est jamais que le 3ème en 2 ans, après un premier disque éponyme avec déjà les Berlin Three, et un album solo, "The old country", l'an dernier. Rappelons d'abord qui sont les Berlin Three, 3 parmi les meilleurs musiciens allemands dans leur catégorie, à savoir le guitariste multi-cartes Tex Morton (Lolitas, Sunny Domestoz, Nitro 17, entre beaucoup d'autres), et la section rythmique des très punky-psycho-billy Mad Sin. Rappelons ensuite que Chip Hanna est né à Baton Rouge en Louisiane, et que sa mère, chanteuse country à ses heures, lui refila le virus dès sa plus tendre enfance. Martha Hanna fut plusieurs fois l'invitée du festival Old South Jamboree, petit frère du Grand Ole Opry ou du Louisiana Hayride, d'où le titre de ce nouvel album, hommage évident de Chip Hanna à sa génitrice. Parce que, évidemment, le bonhomme, après plusieurs années passées à jouer du punk pur et dur, revient à ses premières amours, à savoir la country, le hillbilly, le rockabilly, voire le bluegrass, bref toutes ces musiques du sud profond qui ont bercé sa jeunesse et son adolescence. Mais comme on ne se refait pas, et que ses acolytes ne sont pas vraiment des manches non plus, et encore moins des adeptes du rock'n'roll sous prozac, le tout est balancé comme une bimbo de campus américain, carrossé comme une Ford Mustang de concours, et énergique comme une virée dans un bordel de campagne. C'est sûr que la country de Chip Hanna lorgne plus du côté de Hank Williams que de Garth Brooks, son rockabilly tient plus du jeune Elvis que de Ricky Nelson, et que le tout a de sérieuses révérences psychotiques, country-punk au sens noble du terme voilà comment on pourrait qualifier la chose. Un disque qui patauge dans la gadoue des bayous, qui soulève la poussière des champs de coton, qui respire l'odeur entêtante des magnolias, et qui distille son tord-boyau frelaté à l'abri des regards inquisiteurs du shériff du coin. Un disque désarmant d'authenticité, même s'il ne sonne en aucun cas vintage ni nostalgique. Costaud le gars Chip !

EL RAY : Highwave to Hell (CD, Green Cookie Records - www.greencookie.gr)

The FRANTIC FIVE : On the move (CD, On Stage Records - www.onstagerrecords.gr)

Heureux grecs qui peuvent s'abreuver à volonté à la source garage-surf-punk grâce à une poignée de labels pointus, au goût certain pour l'authentique. Chez Green Cookie c'est surtout le surf qui est privilégié (quelques groupes français ont d'ailleurs bénéficié de leurs largesses, à commencer par the Star & Key of the Indian Ocean), et ce best of d'El Ray, leader danois de la scène surf locale, tient toutes ses promesses. El Ray est si prolifique qu'ils ont déjà sorti 5 disques depuis 2001, date de leur premier méfait vinylique, et que, du coup, ce best of a fini par s'imposer. 19 titres extraits de 4 des précédents opus, augmentés de 4 inédits, avouez que le truc a de la gueule. D'autant que, en sus, les lascars font preuve d'un humour second degré qui n'est pas pour déprécier la chose, comme le titre de cette compil, clin d'oeil évident à AC/DC. Mais n'allez pourtant pas croire qu'El Ray a inventé le hard-surf, que nenni non point. Même si le surf de ces 4 coureurs de tsunami est foutrement énergique et musclé (grands fans de Tarantino devant l'éternel ils passeraient aisément pour les rejetons infernaux de Dick Dale), ils n'en revisitent pas moins tous les fondamentaux du genre, c'est juste qu'ils ont parfois tendance à accélérer le tempo et à booster leurs six cordes au nitro méthane, ce qui donne quelques belles pépites de surf bien sauvage et fortement membré ("Circus monkey", "The spider", "Spacecar 2001", "Jack the samurai (defeats all evil)"). Et pour bien prouver qu'il n'y a pas que le surf dans leur vie, ou en tout cas que leur surf a aussi été nourri à la punk attitude, ils n'hésitent pas à reprendre les Satan's Pilgrims ("El rey" qui leur a inspiré leur nom) ou les Dead Kennedys ("Too drunk to fuck", leur version ayant à son tour inspiré feux nos Hawaii Samurai nationaux). Bref c'est pas encore demain que Flipper le requin viendra leur bouffer la planche de surf, trop rapides pour le grand blanc les twangy vikings. Chez les voisins de On Stage (les 2 labels sont basés à Thessalonique, ça crée forcément des liens quand on a éclusé quelques verres d'ouzo ensemble), on aurait plutôt tendance à s'enfermer dans le garage familial qu'à paresser sur la plage, un genre d'activité aussi propice que l'autre à gratouiller l'électricité et chatouiller le voyage dans le temps. Du coup les grecs de Frantic Five s'en donnent à cœur joie, titillant la fuzz box et caressant l'orgue avec l'exubérance des retrouvailles entre 2 amants de fraîche date. C'est bien simple, on se croirait revenu du côté de 1965, quand le champ des possibles était encore en friche et qu'on s'appropriait à ensemençer ces terres vierges de belles et bonnes graines psyché-punks sans se préoccuper de ce qui en sortirait. Mais comme c'était avant les OGM progressives et les pesticides hippies le garage-punk était encore totalement bio. Les Frantic Five se plaisent à en retrouver les recettes et les saveurs, naturellement fières de leurs origines. Cet album a le format idéal (12 titres et une demi-heure) pour nous remémorer les chaudes soirées de vacances quand les plages résonnaient de ces accords frétilants et semillants qui venaient de faire progresser, en quelques mois, le rock'n'roll de son concept gentillet des débuts vers ce trip incendiaire qui nous faisait passer du même coup de l'innocence enfantine à une adolescence nettement plus turbulente. Le 220 coulait alors à flot, et on se plaisait à s'imaginer, Rickenbacker au poing, en train d'enflammer le monde occidental à grands jets rageurs de distorsion. Certains l'ont fait, d'autres perpétuent leur souvenir.

INTERNET

Non contents de sortir un nouvel album (voir chronique ailleurs dans ce numéro), **REM & the COURBARIANS** sévissent aussi sur la toile : <http://rnc.propagande.org> @@@ Le groupe allemand **V8 WANKERS** est spécialisé dans le bon gros rock'n'roll qui laisse des marques, à entendre bientôt sur le label de la "442ème Rue", à voir de suite sur le net : www.v8wankers.de @@@



<http://frazettaartgallery.com/ff/index.html>

Frank Frazetta est l'un des monstres sacrés de l'illustration et des comics américains. Il fête ses 80 ans cette année, et s'il a légèrement ralenti le rythme il n'en a pas pour autant laissé tomber le dessin. Ce site est très documenté, avec notamment une biographie fouillée (il s'agit bien sûr de son site personnel et officiel). Frank Frazetta est devenu dessinateur professionnel dans les années 40 et a, depuis, développé une production fort conséquente. Parmi ses titres de gloire figurent ses contributions sur Ghost Rider, Conan, Tarzan, Vampirella ou Mad, et, surtout, ses superbes dessins d'heroic fantasy, où ses barbares sont énormes et puissants, et où ses héroïnes sont aussi sexy que félines. Des illustrations qui ont servi de couverture à d'innombrables livres ou de pochettes à pas mal de disques, rock pour l'essentiel. On peut déplorer que le site ne propose pas plus d'images d'ailleurs, mais ces pages sont surtout destinées à promouvoir son musée, ouvert il y a une vingtaine d'années maintenant, et à vendre ses oeuvres en ligne (dessins originaux, lithographies, livres, statuettes, calendriers, etc). Une bonne introduction à l'oeuvre de Frazetta néanmoins, qui devrait vous donner envie d'en savoir plus, et de trouver ses bouquins ou ses BD.



<http://www.gothic.net/>

Un site américain qui propose les dernières nouvelles en matière de **culture gothique**, qu'il s'agisse d'art, de littérature, de musique, de société, de cinéma. Les 2 points forts du site sont ses liens, qui fourmillent, au hasard des différentes pages, comme sur celle dédiée aux bannières, et son forum sur lequel vous pourrez échanger avec des gothiques du monde entier (maîtrise de l'anglais évidemment obligatoire). Le site étant avant tout informatif je déplorerai juste le manque cruel d'illustrations, pour ça il faudra vous rabattre vers d'autres adresses.

<http://www.hamilton-archives.com/>

David Hamilton a fait rêver 2 ou 3 générations d'adolescents avec ses photos de nymphettes à peine pubères et plus que légèrement vêtues. Aujourd'hui, avec le retour inquiétant de la pudibonderie la plus réactionnaire, on l'aurait déjà enfermé pour pédophilie aggravée, même si ses clichés étaient avant tout érotiques, et absolument pas pornographiques. Autres temps autres moeurs ! Ce site sert à présenter l'homme et son oeuvre, mais ce n'est pas ici que vous pourrez compléter votre collection de photos, les quelques rares qui émaillent les pages n'étant pas téléchargeables, et l'essentiel se trouvant certainement dans la section réservée aux membres. Outre ses clichés de lolitas, David Hamilton a aussi fait dans la photo de danse, dans la récréation photographique de tableaux de maîtres (un travail exceptionnel et très intéressant) et dans le paysage (avec un prédilection pour Venise notamment).

<http://perso.worldonline.fr/julieprod>

Basé à Montpellier, **Julie Productions** a plusieurs cordes à son arc, l'organisation de concerts, la production de disques (Jeff Dahl, Freddy Lynxx, Stalingrad), et, depuis peu, l'édition de livres, avec le bouquin qu'Alain Feydri vient de consacrer aux Kinks. Le site est très léger, se contentant de présenter ses activités (avec possibilité d'achat en ligne), de proposer quelques photos (Daniel Darc, Stalingrad, Guitar Wolf), et d'afficher une courte sélection de liens, mais il est toujours important de soutenir ce genre de structure entièrement vouée au rock'n'roll qui, sans Internet, serait condamnée à grenouiller dans l'anonymat le plus complet... et je sais de quoi je parle avec la "442ème Rue".

